

Zeitschrift: Ingénieurs et architectes suisses
Band: 116 (1990)
Heft: 13

Artikel: Comment maîtriser, puis inverser la malheureuse croissance des ordures ménagères
Autor: Sauer, Jean-Jacques
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-77264>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Comment maîtriser, puis inverser la malheureuse croissance des ordures ménagères

Que ce soit dans la vie quotidienne ou à l'échelle industrielle, le comportement de l'homme va à l'encontre d'une caractéristique fondamentale de la nature : elle ne laisse pas de déchets (si l'on veut bien admettre une échelle de temps qui n'est pas fondée sur la durée de la vie humaine).

Avec quelque sévérité, l'auteur de l'article ci-dessous s'en prend au « tout-à-la-poubelle » de nos ménages. Rappelons que le thème du recyclage a été traité par un excellent ouvrage publié par la Société suisse pour la protection de l'environnement (SPE), présenté naguère dans ces colonnes¹.

Rédaction



Dessin tiré d'un prospectus « tous ménages » édité par la Ville de Lausanne (voir également en p. B 109 de ce numéro). Reproduit avec l'aimable autorisation du Service d'assainissement de la Ville de Lausanne.

1. La montagne qui monte, pas la souris...

De 1950 à 1960, la Suisse est devenue un pays à dominante urbaine, et le mode de vie urbain entraîne des formes de consommation qui produisent toujours plus de déchets.

Les statistiques des villes suisses montrent qu'elles ont collecté par année environ 200 kg d'ordures par habitant dans les années soixante, 330 vers 1970 et plus de 400 en 1980 ; et la croissance continue.

Un élément fondamental de la lutte contre la pollution consisterait donc à rechercher des procédés de production propres, et aboutir finalement à la mise sur le marché de *produits sans déchets*, notamment en réduisant la part de

PAR JEAN-JACQUES SAUER,
LAUSANNE

l'emballage à jeter. L'Office fédéral de l'environnement a condamné clairement l'emballage non consigné.

La protection de notre milieu vital – de cet environnement qui nous fournit

des ressources essentielles comme l'air et l'eau que chacun espère de qualité – passe par la diminution de la pollution engendrée par tous les rejets de nos activités et de nos consommations.

Beaucoup de solutions ont été proposées, mais les chiffres cités plus haut nous montrent que le succès n'a pas pleinement suivi.

Vers 1970, le recyclage a pris un développement important, et permis la collecte séparée du verre, du papier, puis des métaux courants et des déchets encombrants, des huiles usées, de l'aluminium, et de produits comme le mercure et autres matières dangereuses pour l'environnement. Actuellement se met en place un système de collecte des déchets de cuisine et autres matières compostables.

Malgré tous ces efforts, le tonnage et le volume des ordures continuent d'augmenter, et les collectes séparées, si elles constituent d'heureuses initiatives qui évitent les frais d'incinération et de traitement, représentent aussi un coût supplémentaire, surtout s'il faut en livrer le produit à un destinataire de prise en charge.

Comme les services d'enlèvement des ordures sont assumés par les municipalités, la charge financière retombe sur la collectivité. C'est ainsi que s'est condamné le système de la bouteille perdue, du verre à jeter.

Malgré les efforts des autorités et la collaboration des ménages pour promouvoir des solutions différenciées et plus intelligentes du point de vue de l'économie des matériaux, on constate que le niveau de vie – qui continue de monter sans réelle augmentation de bien-être (bien que celui-ci reste d'ailleurs mal obtenu pour beaucoup de revenus marginaux), mais surtout pour suivre les modes –, conduit à l'augmentation des déchets, et que cela provient essentiellement de la production d'emballages, qui encombrant d'abord nos poubelles, puis les camions de collecte. Ils produisent aussi une grande chaleur à l'incinération, ce qui augmente la part des gaz.

2. La lutte à la source

On a beaucoup parlé de la nécessité de lutter contre la pollution et la production de déchets *par le travail de la séparation à la source*.

L'idée est juste, mais le résultat est faible. Car si ces collectes se font à la charge de la collectivité, il faut encore que le public y apporte une collaboration soignée.

Les producteurs d'emballages, sachant que la bonne présentation fait vendre et que l'emballage y tient un rôle

¹ *La gestion des déchets – La société du prêt-à-jeter*, Editions Georg, Genève (voir IAS N° 3 du 25 janvier 1989, p. B 15).

important, peuvent jouer sur un terrain psychologique facile, où l'on peut flatter les yeux, l'imagination et les préjugés des consommateurs sur le standing, et la facilité, par exemple celle de ne pas avoir à rapporter des bouteilles non consignées. Et l'on oublie que cet emballage a été payé «de façon occulte». Mais ces «précieuses» bouteilles à jeter seront rapportées à la benne de collecte séparée. La commune, qui devait payer pour qu'elles finissent refondues à la verrerie, a compris qu'il est plus avantageux de les broyer comme ballast.

La véritable économie nous oblige à nous reporter à l'époque où l'on ne jetait pas les emballages avant leur usure réelle, c'est-à-dire avant qu'ils ne soient devenus inutilisables. La civilisation d'abondance consiste en un gaspillage facile, parce que nous vivons en population riche.

Mais nous le faisons au détriment de notre environnement, surexploité dans ses ressources et pollué par la destruction des déchets. Nous ne scions pas littéralement la branche sur laquelle nous reposons; c'est plus subtil: nous l'empoisonnons.

3. Vers la morale de l'environnement

Nous devons donc raisonner par le *maintien d'un environnement sain*, que nous devons transmettre propre, fécond et respirable à nos descendants. Nous devons donc en venir à une *morale de la poursuite de la vie dans un milieu favorable*.

2500 médecins zuricois viennent de se constituer en «groupe des médecins suisses au service de la viabilité de notre environnement» et ont pris position le 9 avril 1990 contre la poursuite de la fabrication des chloro-fluoro-carbones (CFC) par les industries chimiques. De même, la France dispose d'un comité national d'éthique médicale, qui propose de renoncer aux risques et aux expériences douteuses sur l'homme et son environnement.

Il faut le dire clairement, *la tâche première de la médecine n'est plus de sauver les vies humaines pour le maintien de l'espèce, mais de sauver la qualité de la vie par la qualité de l'environnement, qui en est la condition primaire et primordiale*.

Les renoncements des chercheurs en génétique manipulée et en conception inoculée le laissent clairement comprendre, nous sommes passés du *devoir de conserver en premier lieu les individus et l'espèce à celui de garantir avant tout les conditions de leur vie* et, par là, le sens de cette vie grâce à la qualité du milieu qui en restera toujours la seule et nécessaire base.



C'est la somme de nos petits gestes de gaspillage et d'inconscience qui menace nos descendants.

Cette morale nous pose aussi une *question à résoudre au niveau scientifique* même si, au premier abord, elle semble apparemment secondaire et anecdotique: que l'on tienne compte dès maintenant dans la formation des ingénieurs de leur *éthique professionnelle* sous le signe du serment d'Archimède².

«Les diplômants de la volée 1990, préoccupés, au seuil de leur entrée dans la vie active, par les responsabilités liées à la pratique des métiers d'ingénieurs et de scientifiques, ont désiré lancer une réflexion sur l'éthique professionnelle... Ils ont cherché à cerner les principes déontologiques fondamentaux sur lesquels les diplômés EPFL pourraient se mettre d'accord.

»Un texte, inspiré notamment par le serment d'Hippocrate et la Déclaration des droits de l'homme, a été mis en consultation auprès de l'ensemble de la volée. Il en est résulté le *serment d'Archimède* que [les auteurs] ont proposé à leurs camarades fraîchement diplômés. Un tiers de ces derniers ont signé, ainsi que les professeurs Maurice Cosandey, ancien président du Conseil des Ecoles polytechniques, et Bernard Vittoz, président de l'EPFL.

»Cette action symbolique [...] a donc pleinement atteint son premier but, qui était qu'on parle des responsabilités humaines – et pas seulement techniques – qu'entraîne une activité d'ingénieur et de scientifique.»³

Et le cinquième article du serment d'Archimède propose:

«Je pratiquerai ma profession dans le respect de l'environnement.»

N'y a-t-il pas là un bon argument pour que les chercheurs en environnement se lancent dans la «recherche scientifique orientée vers la non-production de déchets et de résidus polluants»?

Nous sommes placés devant l'obligation de réinventer un progrès sans pollution et sans mépris des ressources.

4. Des déchets acceptables et des déchets inacceptables

Cela amènerait à distinguer les *déchets acceptables*, parce que facilement recyclables en:

- résidus normalement recyclables, comme la matière organique
- emballages jetés à usage unique ou non en matière recyclable, comme la boîte de conserve, le papier, le verre ébréché hors d'usage, l'aluminium propre, etc.

et les *déchets inacceptables*, c'est-à-dire provenant d'un *gaspillage* évident comme beaucoup de suremballages, et les produits qui sont composés de manière à ne pas pouvoir être recyclés. Cela suppose que la Commission fédérale des déchets adopte des principes devant le problème de la fabrication des produits destinés un jour ou l'autre à devenir déchets.

Or une politique dans ce domaine est devenue impérative: les futurs déchets sont choisis, pensés et conçus par des professionnels auxquels il est devenu évident que le même souci moral doit être demandé, selon les principes du livre de Victor Papanek, qui a dédié son livre à ses étudiants finlandais, suédois et américains «pour ce qu'ils lui ont appris»⁴. D'où l'on peut penser

²Bulletin Flash N° 3 de l'EPFL, 13 février 1990.

³Voir aussi: «L'entrée dans la vie professionnelle des diplômés EPFL 1974-1984», par M. Bassand, professeur de sociologie, F. Galle, sociologue, D. Joye, politologue et J.-J. Sauer, économiste et sociologue, philosophe et historien.

⁴Design pour un monde réel (écologie humaine et changement social), Ed. du Mercure de France, 1974.

que l'éthique professionnelle les intéressait.

Ce livre traite des limites de la conception des produits et de leur design en fonction de leur utilité durable et de leur harmonie avec notre milieu de vie et la nature.

5. Apprendre à concevoir la mort des objets de consommation

Tout, en notre monde, des cycles de la modeste plante annuelle jusqu'aux cycles planétaires, est appelé à disparaître et se fondre un jour dans la suite des événements de l'expansion de l'Univers.

L'intervention humaine a créé, sur la mince pellicule verte qui recouvre la Terre et où s'est développée la vie, dont nous sommes représentants, des produits qui n'y ont pas de passé et dont l'avenir est menaçant : le « génie » humain s'en gonfle d'une vanité probablement prématurée, parce que nous découvrons que contrairement à nos prévisions, *ce qui aurait dû nous apporter le mieux-vivre tend à détruire subtilement les conditions du développement de la vie*. Nous avons mis le ver dans le fruit. Nous devons commencer à mener une réflexion sur les conséquences à long terme de nos actions et savoir que nous pourrions devoir renoncer à poursuivre quelques expériences risquées et un peu inconscientes.

La recette est simple : tout ce qui entre dans la composition des diverses formes de vie peut se dégrader et retourner aux éléments composants. Il faut donc savoir renoncer à ce qui ne suit pas cette règle, avec la même rigueur que suit, par exemple, le Comité français d'éthique médicale dans son domaine.

Il faut renoncer à recouvrir la pellicule verte de notre Terre d'une sinistre pellicule grise. Les prises de position de l'Office fédéral des forêts et de l'environnement qui condamnent de plus en plus clairement les emballages non repris ont de quoi faire réfléchir. Nous sommes composés à 80 % d'eau et nous devons en boire plus d'un litre par jour, ce qui situe le problème des emballages dits « à jeter » si nous les multiplions en achetant cette eau par petites quantités faciles à transporter ; il y a des facilités qui ne vont pas tarder à se révéler mortelles. Il faudra savoir que l'homme n'a pas plus le droit que les autres vivants de laisser des traces durables.

S'il veut se servir de moyens pratiques et se faciliter la vie, il n'échappe pas à la loi de base qui nous ramène à une interprétation plus complète de Héraclite : « panta rhei », que tout s'écoule et passe avec le temps. Il ne faut plus produire les objets qui ne se dissolvent

pas dans le fleuve du vivant, comme le dit magnifiquement un titre de Konrad Lorenz.

La règle pourrait s'énoncer : « Tout vivant doit disparaître un jour ; qu'il ne produise et n'accumule rien qui ne soit pas soumis à la même loi. »

6. Pour en finir avec les emballages-déchets

On l'a vu, ce sont les emballages qui constituent la part des déchets dont la croissance est la plus rapide.

Force est de reconnaître aussi que l'emballage est l'une des pièces maîtresses des stratégies de vente. Ce libéralisme-là est mortel ; qu'il achète un produit en pharmacie, un jouet, du tabac ou une boîte de légumes, le sujet intelligent qui s'approvisionne contribue au suicide de l'humanité à coups... d'emballages.

On comprend alors les efforts de la Berne fédérale pour mettre fin à cette inflation, qui n'atteint pas seulement le porte-monnaie des épargnants et des rentiers AVS, puisque les inévitables emballages se paient, mais s'en prend de près et de loin à leur vie. Une autre version non moins terrible du jeu : « La bourse ou la vie ! »

Question fondamentale : « A quel prix, et notamment au prix de quels renoncements, accepterons-nous de payer un cadre de vie de qualité ? »

La réponse est claire, et les diplômants de l'EPFL tiennent à ce qu'on en parle : avec l'argent que veulent gagner les fabricants, avec la dépense que peuvent se permettre ceux qui disposent de beaucoup plus que du nécessaire, on peut s'amuser beaucoup au royaume de l'inutile et du facile, au royaume de la tentation et de la distraction. Mais c'est visiblement un mauvais usage de la « supériorité de l'homme » sur les autres vivants.

Il reste la bonne vieille solution que la vie a toujours demandée aux vivants : un peu d'effort pour que *chacun* trouve *son nécessaire* sans laisser de dangereuses traces, éduquer patiemment les réticents qui ont peur de l'adaptation, sans éliminer d'emblée les individus trop rigides et mal adaptés au comportement nécessaire, et laisser largement leur part de ressources aux congénères et autres vivants.

Ou faut-il finalement raconter la belle et triste histoire comparée de Job le pauvre, heureux sur son fumier où poussent des fleurs, et du riche, perdu, dans son palais noyé au milieu d'un monde transformé en décharge des résidus de la richesse et de la surabondance matérielle ?

Et Dante lui ricane au nez : « Nessun' maggior dolore... » en clignant de l'œil vers le « Dodes'-kaden » de Kurosawa. « Absolument, ajoute Tinguely, il faut que je renonce au pessimisme sinistre des machines qui m'a trop animé jusque-là. Mais comment ? Mais pourquoi ? Je cherche des raisons autres que ma nausée devant notre mercantilisme totalitaire, des raisons extérieures d'espérer. »

Adresse de l'auteur :

Jean-Jacques Sauer,
collaborateur scientifique
Institut de recherches sur
l'environnement construit de l'EPFL
1015 Lausanne

